



La dette ou la mort insolite...

La deuda

de M. J. Alvarez et N. Buenaventura

Fiche technique

France/Colombie - 1997 -

1h37

Couleur

Réalisateurs :

Manuel José Alvarez

Nicolas Buenaventura

Scénario :

Nicolas Buenaventura V.

Musique :

Luis Bacalov

Interprètes :

Humberto Dorado

(Nicanor Campos)

Alejandra Borrero

(Begonia Alfaro)

Marcela Valencia

(Carlota Alfaro)

Vicky Hernandez

(Encarnacion Alfaro)

Jairo Camargo

(Plinio Salcedo)

Carolina Trujillo

(Adelfita Balboa)

Helios Fernandez

(Sigifredo Rosero)



La dette ou la mort insolite, la résurrection plus surprenante encore et la seconde mort d'Ali Ibrahim Maria de los Altos Pozos y Resuello surnommé «le Turc»

Résumé

Dans une petite ville d'Amérique latine (la production est colombienne, mais le contexte de la narration semble plus large), tout le monde se cache à l'arrivée d'un homme voué surnommé «Le Turc», et craint que celui-ci ne réclame la «dette». Que meure l'homme en question, on le croit ressuscité sans qu'il réapparaisse, puis on le croit mort quand il ressuscite.

L E E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

Un homme agonisant se traîne de porte en porte, et aucun homme ne veut lui ouvrir, même quand les femmes supplient. Nous ne verrons pas qui a empoisonné «Le Turc», usurier d'un village nommé ironiquement El Paraiso (Le Paradis), mais nous saurons le crime parce qu'il manque un flacon de poison chez le pharmacien. Nous saurons aussi que la mort de cet homme arrange les villageois qui ont tous quelque chose de gagé chez lui. Même Nicanor qui est à la fois, alcalde et commissaire, même le curé qui y a laissé les objets sacrés. Il est enterré à la sauvette, malgré les questions de Talento le notaire. Une femme Begonia, que Nicanor juge folle, le déterre aidée de Alma la fille du curé. Les enfants s'emparent du «trésor» du Turc et laissent croire à sa résurrection. Des pluies diluviennes s'abattent sur El Paraiso. La paix reviendra avec la mort de Nicanor, à son tour empoisonné... Les auteurs jouent avec l'atmosphère buñuelienne, qui dénonce la Corruption des autorités, la collusion du sabre et du goupillon, la perversité des uns comme des autres. Les enfants ne sont pas plus innocents que les adultes, mais par leurs provocations, font tomber les masques. Rythmée par une musique ironique, cette parabole virulente sur la Colombie, est une des heureuses découvertes de la rentrée. Félicitons les Films du Requin (co-producteurs) et les films du Paradoxe (distributeur) de s'engager dans une cinématographie rare et intransigeante.

Danielle Dumas

Avant-scène n°476 - Novembre 1998

L'intrigue se noue autour de cette métaphore de la dette, la dette des pays pauvres, bien sûr, tour à tour réduite, rééchelonnée, sur le point de provoquer une crise financière mondiale, dette oubliée ou exhumée au gré des caprices du FMI et de la Banque mondiale.

Hélas, les auteurs disposent ce propos politiquement ambitieux dans un cadre narratif assez rigide. Hommes autoritaires, femmes belles et effacées, gamins espègles : les personnages se ressemblent tous, aussi dénués de caractérisation que d'autonomie, tant et si bien qu'à la place d'une métaphore vraiment filée il faut se contenter d'une idée de métaphore.

Les billards sans boules, les fantômes, les églises, où - seul trait d'humour du film - les prières sont empreintes d'un esprit assez matérialiste («Pardonne-nous comme nous pardonnons à nos débiteurs»), tout cela aurait dû nous entraîner du côté de Buñuel ou de Garcia Marquez. Au lieu de quoi ce n'est pas tant la distanciation (même si les quelques regards-caméra de la fin du film sont assez superflus) que l'absence de fantaisie qui tire **La Dette** vers un cinéma théorique.

Eric Derobert

Positif n°453 - Nov. 1998

Entretien avec Nicolas Buenaventura

Comment est née l'idée du film ?

Le film est né de trois idées. La première vient d'une phrase, qui me reste encore en tête et qui m'impressionne toujours, que répétait ma grand-mère : «Les morts sortent pour retrouver leurs pas». Je dois avouer que chaque fois que je me retrouvais dehors la nuit, j'avais peur de rencontrer un de ces morts en train de reprendre ses pas.

La seconde idée est une image : un jour, alors que je me rendais à mes cours - j'étais alors professeur de théâtre - j'ai croisé un enfant avec une carabine en bois qui m'a tiré dessus. Je me suis alors jeté à terre faisant semblant de mourir. Le garçon, paniqué, a laissé tomber son arme et s'est enfui. Lorsqu'il est revenu, j'étais déjà debout et nous nous sommes souris.

Enfin, je voulais montrer que la Colombie a développé une morale double, qui correspond à l'expression typique «A Dios rogando y con el mazo dando» littéralement «A Dieu priant et du bâton donnant». Cette expression désigne une sorte de Tartuffe, priant pour se dédouaner de commettre des crimes.

Comment avez-vous construit le film avec un tel foisonnement de situations et de personnages ?

Dès le début, j'avais envie de construire une histoire qui sauterait d'un espace à l'autre, d'un personnage à l'autre. Une recherche de simultanéité de temps et d'espace que seul le cinéma peut rendre. Je suis parti des situations et des conflits pour arriver ensuite à la création des personnages. Il était important de dessiner le village comme personnage principal du film et la culpabilité comme moteur de l'histoire.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans les thèmes du pouvoir d'un seul homme sur

une population et de la corruption ?

Pour moi, le film traite des relations avec le pouvoir et non pas d'un seul homme qui en serait le représentant. Chacun dans le village exerce un pouvoir sur les autres. Il y a le pouvoir de Nicanor, celui du Turc vivant puis mort. Alma a le pouvoir de faire éclater la peur que chacun essaie de cacher. Encarnaciòn, la maîtresse du dentiste, exerce sa séduction sur lui... Nicanor ne représente que le pouvoir officiel, qu'il impose quand il décrète l'«oubli».

Comment avez-vous travaillé avec Manuel José Alvarez ?

Nous avons décidé que lorsque l'un de nous avait une idée, l'autre devait le suivre jusqu'à ce qu'elle aboutisse ou tombe d'elle-même. Nous avons d'abord écrit un scénario technique dans lequel chaque plan était décidé d'avance. Et alternativement, l'un travaillait avec les comédiens tandis que l'autre restait au contrôle vidéo avec le cameraman. Nous avons choisi de tourner un tiers du film en prise unique. C'est une méthode de travail intéressante : c'est mettre une pression sur les comédiens et les techniciens afin qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes. Au début, les techniciens nous prenaient pour des fous, mais au

fur et à mesure, ils se sont rendu compte qu'il n'était plus important de répéter, mais d'essayer de se donner à fond au moment de tourner. Nos contraintes économiques étaient telles que nous avons dû tourner avec très peu de pelli- cule.

*Comment avez-vous rencontré le compositeur Luis Bacalov (Oscar pour **Il postino, le facteur**) et comment avez-vous collaboré ?*

Luis Bacalov est venu travailler à Cali avec la troupe de théâtre de mon père, à laquelle j'appartenais. Après avoir lu le scénario, il m'a dit : «si tu es capable de faire ce film, je suis capable d'en faire la musique». Nous avons tourné après qu'il ait eu l'Oscar et il a tenu parole. Le tango Habanera du début m'a surpris mais cette musique correspond parfaitement à cette agonie macabre et ridicule. Comme une danse du Turc avec la mort. Ici en Colombie, on dansait lors des funérailles. On danse encore en certains endroits de la côte pacifique.

Comment se porte le cinéma en Colombie ?

Il est difficile de parler d'un cinéma colombien car il n'y a pas de continuité de l'activité cinématographique. Il n'y a

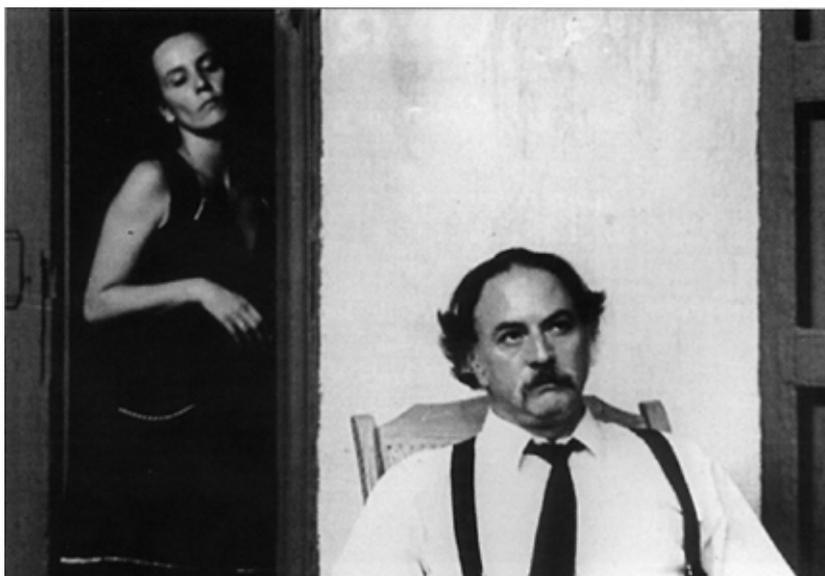
ni acteurs qui travaillent régulièrement, ni ingénieurs du son, ni laboratoires. Peu de scénaristes voient leur scénario porté à l'écran. Chaque film est une aventure ; entre zéro et six films colombiens sortent chaque année en Colombie. Un film national qui sort est donc salué comme un événement : la semaine de sa sortie, **La dette ou la mort insolite...**, a rassemblé près de 50000 spectateurs, soit autant que pour **Men in black** ! Les écrans colombiens sont destinés à 90% aux films américains. Aussi le public a pris l'habitude de se regarder dans un album de photos tout près, qui lui est étranger mais qui à force est devenu le «miroir pour ne pas se reconnaître». Il y a eu de véritables succès colombiens, surtout dans les années 80 et au début des années 90, quand la Focine, l'organisme d'état existait encore. Un ministère de la culture vient d'être créé il y a moins d'un an, mais le nouveau gouvernement parle déjà de le supprimer. La direction de la cinématographie tente de donner l'impulsion à une nouvelle génération de cinéastes par des concours de scénario, de nombreux prix ou aides.

Elle souhaite aussi développer les écoles de cinéma. Les distributeurs quant à eux ne prennent aucun risque puisque c'est au producteur de fournir les copies, les affiches et la publicité.

En Colombie, nous devons nous donner les moyens de raconter nos histoires. Il faut atteindre un niveau technique et une rigueur à toute épreuve. Cela m'oblige à développer, monter et faire le mixage son à l'étranger, là où les moyens techniques sont ceux de notre temps.

Il faut faire des accords de coproduction et donner aux histoires une universalité sans qu'elles perdent leur caractère distinctif.

Sur **La dette ou la mort insolite...**, le budget a été essentiellement dépensé en moyens techniques, je ne voulais absolument pas transiger avec la qualité de l'image et du son.



Comment s'est fait la rencontre avec les Films du Requin ?

J'ai rencontré Pauline Duhault et Cyril Auriol à Cannes. Quelques années auparavant, les producteurs français que j'avais rencontrés me proposaient d'acheter le scénario mais aucun ne voulait que je le réalise : c'était trop risqué pour un premier film. Je suis reparti sans le vendre et voilà que deux jeunes producteurs décident de prendre le risque de le coproduire. Nous travaillons actuellement ensemble sur un nouveau projet dont le scénario est déjà écrit.

Propos recueillis par François Vila avec la collaboration de Mathilde Mottier

Dossier distributeur

Les réalisateurs

Nicolas Buenaventura Vidal

Né à Cali en Colombie, il possède la double nationalité franco-colombienne.

La dette ou la mort insolite, la résurrection plus surprenante encore et la seconde mort d'Ali Ibrahim Maria de los Altos Pozos y Resuello surnommé «le Turc» est son premier long métrage de fiction. Auparavant, il a réalisé plusieurs moyens métrages et documentaires. Il est aussi scénariste, conteur, dramaturge, metteur en scène et acteur de ses pièces.

Manuel José Alvarez Gaviria

Né à Medellin en Colombie, Manuel José Alvarez Gaviria est réalisateur, producteur (cinéma, télévision, théâtre), et metteur en scène. Il coordonne pour la télévision les émissions spéciales du «Festival Iberoamericano de Teatro» de Bogota. Il adapte plusieurs de ses spectacles pour la télévision. En 1990, il obtient le prix de la meilleure campagne de prévention contre le SIDA avec «Vestido para matar». **La dette ou la mort insolite, la résurrection plus surprenante encore et la seconde mort d'Ali Ibrahim Maria de los Altos Pozos y Resuello surnommé «le Turc»** est son second long métrage.

Dossier distributeur

Filmographies

Nicolas Buenaventura Vidal

Long métrage :

La dette ou la mort ... 1997

Moyens métrages :

Realizando, una pellicula 1981

La muerte Enamorada 1987

El Hombre de Enfrente 1989

Documentaires :

La escritura del sol

La musica en los Tiempos del Ruido

La vida es muy dura 1989

Voiture-Sculpture 1991

Puro cuento 1996

Série de 20 films

Manuel José Alvarez Gaviria

Longs métrages :

Tiempo para amar 1992

La dette ou la mort... 1997